

Vie et mort de Louis-Ferdinand Destouches

Paul Morelle, [Le Monde](#), 15 février 1969

TOUS ses exégètes (ils sont fort nombreux) s'accordent à reconnaître hasardeuse une "Vie de Céline". Certes, l'œuvre est autobiographique, mais transposée. Et l'homme, dans ses déclarations, a tellement varié qu'il a brouillé toutes pistes.

Louis-Ferdinand Destouches est né le 27 mai 1894 à Courbevoie (Seine). Cela, du moins, est sûr. Ce qui est moins vrai, c'est qu'il fût d'origine populaire. Une des sources de malentendus au sujet de Céline vient de ce qu'on a voulu en faire "un enfant du peuple qui aurait mal tourné". Or les témoignages, ici, convergent, qu'il s'agisse du sien dans *Mort à crédit* ou de celui de son ami d'enfance Marcel Brochard, Céline était fils de la petite bourgeoisie commerçante de ce début de siècle. Que sa famille ait connu des moments difficiles, qu'elle ait côtoyé l'extrême misère sous un revêtement de dentelles, n'enlève rien à ce fait : Céline était le produit d'une classe dont la guerre de 14 allait annoncer le glas.

Remontons plus avant. Ses ascendants, semble-t-il, étaient de petite noblesse : gentilshommes normands, mais sans fortune. Son grand-père, professeur de lettres, avait épousé une demoiselle de condition. Il y a du "déclassé" à un double titre et à un double degré, chez Céline. Le père - tel que son fils le dépeint dans *Mort à crédit*, et même si l'on fait la part de l'exagération poétique - souffre d'un sentiment de mésalliance et d'insatisfaction (licencié ès lettres, il est employé dans une compagnie d'assurances). La mère s'épuise dans des efforts infructueux pour les tirer de la misère.

Céline va hériter de ce double passif d'amertume et d'échec. Son enfance le révèle mal à l'aise dans sa peau, dans son milieu.

Étonnons-nous qu'après cela Céline ait, plus tard, fait montre de dispositions "fascistes" ! Le fascisme, comme l'antisémitisme en Allemagne, ne s'est-il pas développé précisément dans cette classe de petits commerçants aigris par le marasme économique, nostalgiques du passé et transmutant cette nostalgie, en désespoir ?

En 1912, après un bachot passé à vingt-trois ans tout en exerçant des métiers divers, Céline, sur un coup de tête (une discussion familiale), s'engage. La guerre le rattrape deux ans plus tard. Il a une conduite héroïque, est blessé grièvement, cité à l'ordre de l'armée, décoré de la médaille militaire (l'*Illustré national* lui consacre sa première page). On l'envoie alors au Cameroun, puis à Londres, où il est versé dans les services de l'armement avant d'être réformé temporairement. Toute cette partie de sa vie constitue la trame du *Voyage au bout de la nuit*, puis de *Guignol's Band*.

L'aventure du "Voyage"

Dès la fin de la guerre il entreprend des études de médecine à Rennes, épouse la fille du professeur Follet, obtient son doctorat avec une thèse, la *Vie et l'œuvre de Philippe-Ignace Semmelweis*, qui sera publiée plus tard (1936). Il était déjà, à cette époque, rapporte un témoin, "effarant de curiosité, versatile, blagueur, grossier, irritable, mythomane et génial". Subjuguant par ses manières non conformistes la bonne société rennaise. À commencer par sa femme qu'il quittera pour parcourir le monde en 1924, lui laissant une petite fille.

Genève, Liverpool, le Cameroun à nouveau, les États-Unis (médecin du travail chez Ford), le Canada, Cuba, le verront tour à tour promener sa carcasse de grand Celte. Tout l'intéresse. Rien ne l'attache.

Mille huit cent vingt-huit. Retour en France. Il installe au 36 de la rue d'Alsace, à Clichy, un cabinet de médecine générale. Ce praticien, à la riche expérience, n'aime que la médecine des pauvres. C'est dès 1928 que commence, à nuits perdues, l'histoire du *Voyage au bout de la nuit* : des milliers de pages raturées, sur feuillets jaunes, qu'Elisabeth Graig, danseuse américaine avec laquelle il vit (il a toujours eu un faible pour les danseuses), ramasse, le matin et épingle. Et c'est la gloire. Pas encore ! Il envoie son manuscrit à Gallimard et à Denoël. Daudet s'enflamme. Le Goncourt ? Non. D'une courte paille. Mais le Renaudot. Les gros tirages. Le milieu littéraire partagé en deux clans fanatiques. Un climat d'hystérie.

Céline (il a pris pour pseudonyme le prénom de sa mère, Céline Guillou) mettra quatre ans pour écrire son second roman, *Mort à crédit* (1936). Il confesse à Robert Denoël qu'il cherche son style. Il le trouve. Ce sont ces phrases courtes, hachées, ponctuées d'exclamations, de suspensions et d'invectives, cette course haletante à la poursuite de l'émotion.

De la gauche à la droite

En 1936, c'est le voyage en U.R.S.S., sur les droits d'auteur que lui a rapporté la traduction du Voyage. Il en rapporte un livre violemment anticommuniste, *Mea Culpa*. L'extrême gauche, qui avait un moment revendiqué Céline, le renie. L'extrême droite, par contre, l'annexe quand, se sentant soudain investi de mission, il lance coup sur coup ses pamphlets antisémites, *Bagatelles pour un massacre* (1937), *l'École des cadavres* (1938), qui, interdit en 1939, sera réédité en 1943, deux ans après la publication du troisième pamphlet politique, *les Beaux Draps* (1941).

Ce fut une des illusions de cette époque, qui n'en manquera guère (celle de l'immédiat avant-guerre), que de voir en Céline l'expression d'une certaine révolte populaire. Rien de plus opposé à la sensibilité et à la mythologie du Front populaire que *Mort à crédit*, publié en 1936.

Céline ne se situe pas dans son siècle par rapport à ce que celui-ci peut offrir ou devenir, mais en fonction d'une grandeur, d'une puissance passée. Ce que, dans un premier temps de sa vie et de son œuvre, il cherche à préserver, puis que, dans un second temps, il voue aux gémonies, parce qu'il a perdu tout espoir : c'est un Occident dominant. "Autrefois, dira-t-il dans ses toutes dernières interviews, il y avait un ordre.

Il n'y a plus d'ordre." Il y a du Clérambard chez ce bougon déchaîné. En ce sens, Céline n'était pas tout à fait déplacé sous l'occupation, en compagnie d'Alphonse de Châteaubriant et de La Varenne, hobereaux, normand ou breton, grands rêveurs de sillonnées marines, ou vigiles farouches du concept de race.

Céline, plus tard, reviendra sur ses écrits antisémites, pour en contester la virulence. Il reste que, dans le contexte politique de l'époque, il a pris parti. Il a été pour l'Europe. Avec les Allemands. Et les Allemands étaient nazis. Il est pour la paix, "la paix allemande, n'importe quand".

Un bouffon

Aux premiers temps de la guerre, en 1939, il veut s'engager. On le refuse. Il part alors comme médecin sur un bateau, le *Shella*, qui sera coulé par les Allemands. On retrouvera souvent chez lui cette double attirance conjugée pour la médecine et la mer. Avec Lucette Almanzor, qui, en 1943, allait devenir sa seconde femme, et le personnel du dispensaire de Sartrouville, dont il est médecin par intérim, il participe à l'exode. Il en tracera un tableau hallucinant au début de *Guignol's Band*. Il refuse, semble-t-il, de s'embarquer pour l'Angleterre et revient à Paris.

La suite de ses aventures appartient à l'histoire de ce dernier quart de siècle. Sous l'occupation, il n'est pas à proprement parler collaborateur, peut-être même pas pro-allemand. Il est comme le bouffon des pièces shakespeariennes, qui accompagne les armées triomphantes, mais pour les brocarder. Il les suivra jusque dans la défaite, non par idéalisme ou fidélité politiques, mais pour éviter le sort tragique qui lui eût été, sans aucun doute, réservé, et pour gagner le Danemark où, de son propre aveu, il a garé ses capitaux dès avant le conflit.

Parti de Paris en juillet 1944, il s'arrête d'abord à Baden-Baden. Puis, grâce au soutien d'un médecin SS haut placé, le docteur Haubolt, il gagne en qualité de réfugié l'extraordinaire résidence de Kränzlin décrite dans Nord. N'ayant pu de là passer au Danemark, il rejoint en novembre la colonie française de Sigmaringen, dont il sera le médecin, épisode relaté dans *D'un château l'autre*. Il quittera Sigmaringen en mars 1945 nanti d'un *ausweis* spécial (faveur rarissime), qui lui permet enfin de gagner le Danemark en compagnie de sa femme Lucette Almanzor et de son chat Bébert, témoin hiératique et secret des tribulations qu'il relate dans *Rigodon*.

Il n'est pas sauvé pour autant. Un mandat d'arrêt a été lancé contre lui par la cour de justice de la Seine en avril 1945. Quelques mois après, une demande d'arrestation et d'extradition est formulée. Le Danemark ne le livre pas mais il l'incarcère quatorze mois. On trouve l'écho de ces prisons danoises dans *Féerie* pour une autre fois (1952), écrit dans la petite maison de Korsør, où Céline, sorti de sa geôle, finira durement ses sept années d'exil.

Le pavillon de Meudon

Il rentre en France en juin 1951. L'année précédente un jugement par contumace a été prononcé, le 21 février 1950 : "Un an de prison, dégradation nationale, confiscation de la moitié des biens présents et à venir". Condamnation annulée en avril 1951. Il n'est reconnu comptable que de ses opinions, non de trahison ou de délation, ni de crimes.

Céline finira sa vie dans le pavillon de Meudon que dépeint [ci-contre](#) Jean Guénot. On le croit perdu pour la littérature, à court-jus, quand, en 1957, c'est, avec *D'un château l'autre*, la résurgence.

Le 1er juillet 1961, alors qu'il vient de terminer ce *Rigodon* qui paraît aujourd'hui, il s'effondre, terrassé par une congestion cérébrale. Ses amis retardent l'annonce de sa fin. L'année suivante, en 1962, la revue *l'Herne* consacre à Céline un numéro spécial bientôt suivi d'un autre, en 1965, qui lui rendent la plus littéraire des justices.